

CLAIREGOUTTE

quelques notes repères sur un village industriel

par Claude CANARD



La première mention de Clairegoutte (Clara Gutta) apparaît dans une charte de 1256.

Arrosé par deux ruisseaux, la Béchette et la Goutte Robert au débouché du massif du Chérumont et de la Nanue, le village où ils se réunissent bénéficiait d'une situation permettant de tirer le maximum de parti de cette force hydraulique modeste, mais qui avait été aménagée progressivement dès le Moyen-Age.

Les premiers moulins hydrauliques étaient destinés à la mouture des céréales et à la fabrication d'huile de faîne, les grandes forêts proches dispensant, par la présence dominante du hêtre, ce fruit oléagineux. La maîtrise des mécanismes nécessaires allait sans doute jouer un rôle ensuite. Le village a connu une ère de grande prospérité artisanale à partir du XVIIIe siècle.

Fief de l'ancienne seigneurie du Magny Danigon intégrée dans la baronnie de Granges, la localité est réunie avec son siège à la seigneurie d'Etobon par le comte Frédéric de Montbéliard, duc de Wurtemberg. Il fait partie des cinq villages des bois : Etobon, Belverne, Frédéric-Fontaine, village neuf fondé en 1588, Magny Danigon et Clairegoutte ; le tout forme une petite enclave devenue française en 1793.

Le culte catholique avait été aboli à Clairegoutte en 1545. L'église (monument classé), devenue temple comporte de menus vestiges du XIIe siècle. Rebâti en 1734, son clocher comtois coiffé à l'impériale date de 1777, l'ensemble a été restauré en 1849, où l'on érige une tribune sur colonnes en bois.

En 1844 l'architecte du département de Haute-Saône Colard fait les plans de la remarquable mairie-école. On distingue sur le grès rose en gros appareil tiré des carrières locales des marques de tâcherons.

Un peu de démographie : en 1793, Clairegoutte compte 400 habitants, la proximité des houillères de Ronchamp porte la population à 610 habitants en 1846, chiffre retombé à 388 en 1900.

Siège de basse justice de 1726 à 1734, réuni ensuite à la prévôté de Montbéliard (intégré au comté depuis 1620) Clairegoutte devient chef lieu de canton en 1793, An II de la République.

On dénombrait huit moulins fin du XVIIIe. Il y a 19 cloutiers, nombre qui va aller en diminuant. Mais ils se sont organisés en corps constitué d'abord pour défier les lois des corporations et du prince de Montbéliard, puis, afin de contraindre les douanes à les laisser commercer ; ils gagnent un long procès.

Les autres artisans métallurgistes profiteront de l'aubaine, les taillanderies se multiplient. Les établissements textiles également, teintureries, travaux au foulon et à la calandre. Un anglais, Littelwood installe une aciérie qui sera éphémère. Mais un essor technique est donné qui prend plusieurs formes, Clairegoutte est devenu un important centre tourné vers l'artisanat et prospère. Les méthodes anglaises, plus avancées ont fait école. La production des taillandiers passe au fourbissage des « schiffes » aiguisoirs et polissoirs mus par l'eau.

Alors que le pays de Montbéliard venait d'être annexé à la France, un fonctionnaire enquêteur de la République écrit : « Clairegoutte est la seule commune de la région où l'on puisse fabriquer des baïonnettes, haches, serpes, picaillons et autres objets d'artillerie. Je puis assurer que l'on trouve dans ce village une industrie peu commune pour ce genre de travail et digne d'encouragements. »

L'annuaire de 1840 détaille la prospérité de la commune : « Clairegoutte se distingue par son activité manufacturière ; on compte plus de trente fabriques, savoir deux filatures de coton, deux tissages, six teintureries, deux tuileries, quatre poteries, quatre ateliers de taillanderie et de serrurerie, deux clouteries, deux fabriques de mécaniques à tan, deux distilleries d'eau de cerises réputée, etc... la majorité de la population est occupée dans ces différents établissements".

Le pasteur Beurlin relève en 1868 plusieurs saboteries à main, une saboterie mécanique établie en 1842 par les frères Charles et Henri Durot (la première connue du genre inventée par ces ingénieurs diplômés) ... un atelier de charron... un atelier de maréchal ferrant et trois ateliers de taillanderie et de serrurerie, un moulin à indigo pour moudre cette matière, mu par l'eau établi en 1864 ; un moulin pour moudre le vernis de la poterie de terre, mis en mouvement par l'eau, établi vers 1863 ; trois moulins à blé ; un martinet pour étendre le fer et

fabriquer des instruments aratoires, mis en mouvement par l'eau établi vers l'an 1810 ; un polissoir pour aiguiser et polir les objets en fer, attaché au martinet, construit vers 1858. »

Dans ce contexte, on ne s'étonne pas de trouver en émergence quelques personnes illustres. Le pasteur Georges-David Durot a desservi la paroisse de 1798 à 1849. Son buste surmonte la fontaine proche du presbytère. Issu d'une famille bourgeoise montbéliardaise de fabricant et négociant de toiles, il avait étudié à Tübingen et a exercé 51 ans de ministère à Clairegoutte. Père de 11 enfants il

a promu l'instruction de la jeunesse locale, selon un témoin « de façon large et progressiste. » Sa descendance masculine s'est établie dans l'industrie, deux de ses fils ont inventé et exploité à Clairegoutte la première mécanique à tailler les sabots en 1842. Le buste d'origine enlevé pour passer à la fonte en 1942 a été remplacé par une copie en 1989.

Son auteur, le statuaire célèbre pendant le second empire Henri-Frédéric Iselin, (1825/1905) a laissé

des oeuvres majeures, dont des portraits de Louis-Napoléon Bonaparte et du duc de Nemours, Mérimée, Mirabeau, Murat. Remarqué jeune au village pour son talent il a été l'élève de Rude à Paris.

Maurice Deloraine (1898-1991) a été maire de Clairegoutte, d'où était sa famille. Étudiant à l'École supérieure de physique et de chimie industrielles de la ville de Paris, il effectue son service militaire dans les télécommunications du général Ferrié de 1918 à 1921, puis se fait embaucher par Western Electric qui a une filiale française, le Matériel Téléphonique (LMT), et la maison mère de celle-ci AT&T, devenu ensuite International Telephone and Telegraph ITT en 1925.

En 1928, Maurice Deloraine fonde un laboratoire de recherches, les Laboratoires LMT (LLMT) spécialisés dans les recherches sur les ondes courtes radio. En 1940 le procédé de détection connu sous le nom de "HF/DF" ou "Huff-Duff" est mis au point en France. Il permet de détecter les signaux radio très courts émis par les sous-marins de la marine allemande en se passant d'un cadre d'antenne mobile. Le nom du collaborateur de Deloraine, Henri Busignies, spécialisé dans les procédés radioélectriques de haute fréquence, est associé à ce procédé permettant de localiser les sous-marins ennemis.

En octobre 1940, Deloraine est exfiltré, non sans difficultés aux États-Unis avec Busignies et d'autres ingénieurs des LLMT. En 1942, les U Boot allemands coulent 500 navires américains, Churchill et Roosevelt pensent qu'il ne sera pas possible de mettre sur pied le débarquement en Europe dans ces conditions. L'invention du "Huff-Duff" a permis aux navires alliés de parer de nombreuses attaques de convois nord-atlantiques par des sous-marins ennemis et valut à son inventeur les félicitations d'Ike Eisenhower.

Notons que les LMT ont collaboré de leur côté avec la firme allemande Lorenz ; sans le départ au USA avec les plans du radar sous-marin de Maurice Deloraine et de ses collègues, le sort de la guerre maritime et l'issue de la seconde guerre mondiale auraient pu être très différents.

Claude Canard
octobre 2013